

Le maréchal Ney – le brave des braves – condamné à mort par la Chambre des Pairs, fut fusillé dans le quartier de l'Observatoire, le 7 décembre 1815, à 9h20 du matin. Hors, malgré cette évidence, il s'est trouvé en Amérique des gens de bonne foi pour soutenir qu'après un simulacre d'exécution, l'infortuné maréchal, ayant échappé à la justice, s'était réfugié aux Etats-Unis et qu'établi là-bas comme maître d'école, il y mourut le 15 novembre 1846.

Charleston est sans doute la seule ville d'Amérique, bâtie dans le style colonial anglais qui garde encore de nos jours le cachet d'une citée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle dispose d'un joli port, et c'est là que débarquait au mois de janvier 1816 un individu qui déclara se nommer Peter Stewart Ney; c'était l'époque où affluaient de toutes parts des réfugiés politiques.

Peter Stewart Ney appartenait à cet espèce d'hommes qui s'imposent parce qu'ils en imposent. D'assez haute taille, les cheveux roux, sanglé dans une longue redingote bleue, de coupe militaire, ce civil avait l'allure martiale.

On le retrouve, quelques années plus tard à Brownsville comme maître d'école, à la fois aimé et craint. Il avait la réputation d'être excellent cavalier, mais parfois, ayant abusé de la bouteille, il lui arrivait de vider les étriers. Un jour, germa dans la tête de cet homme, l'ambition de passer pour le maréchal Ney ; la similitude de nom l'y invitait.

Un jour de 1821, lisant dans une gazette qu'on venait de lui apporter en classe la nouvelle de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, le maître d'école devient mortellement pâle et, d'émotion, s'abat sur le plancher.

« He turned deathly pale and fainted to the floor. » ainsi rapportera John A. Rogers, l'un de ses élèves, témoins oculaire.

Le lendemain, en proie au désespoir, il tente de se trancher la gorge avec un couteau, la blessure est superficielle mais la cicatrice demeure. A dater de ce moment, il entre de plus en plus dans la peau du maréchal.

Il explique alors que miraculeusement échappé aux balles du peloton d'exécution, grâce à des complicités, il a réussi à fuir et par la route de Bordeaux à gagner l'Amérique. D'année en année, le pseudo-maréchal améliore son système. Il a mis en bonne place un portrait de l'Empereur.

Outre les mathématiques, il professe un culte fervent pour le grand homme qu'il a servi à travers toute l'Europe et sur la terre de France au péril de ses jours. Les habitudes, les manies de Napoléon Ier, souverain et homme de guerre, les fastes de la Cour, la grâce des Impératrices, les scènes du Quartier général, sans parler des épisodes de telle ou telle grande bataille de l'Empire, il les décrit en témoin oculaire « J'étais là...L'Empereur m'a dit... »

Par un dosage adroit de choses lues, d'évènements empruntés aux récits des mémorialistes, il arrive à recréer l'ambiance de l'Epopée. Il change souvent de place et de poste ; de 1821 à 1830, il passe de Brownsville à Mocksville en Caroline du Nord, s'établit pendant deux ans en Virginie. En 1830, il médite de « revenir » en France, puis il se ravise.

Chaque fois que notre homme arrive dans une nouvelle école, il y arrive précédé d'une réputation qui le grandit au regard de ses élèves. A mesure que son crâne se dégarni, il incarne de mieux en mieux le grand maréchal rouquin. Il se vante d'être capable d'enlever une tête d'un seul coup de sabre, il déclare avoir dressé son cheval à ne pas broncher même devant la gueule des canons.

Il a désormais appris assez le français pour pouvoir le lire dans le texte. L'énorme crédulité de son entourage n'eut pas toléré que le maréchal de Napoléon ignorât complètement sa langue maternelle !

Un sceptique, pour l'embarrasser, lui déclare qu'il a vu au cimetière du Père-Lachaise la tombe du grand soldat de Napoléon, il rétorque :

« Vous avez sans doute vu la tombe, mais elle est vide ! »